

lations avec les blancs. Ils venaient eux-mêmes s'approvisionner avec leurs chariots à *Colesberg*, et, dans d'autres circonstances, des *smouses* allaient trafiquer dans leur contrée, d'où ils ramenaient de beaux et nombreux troupeaux, acquis par l'échange de marchandises de peu de valeur.

Mais autant ils étaient humbles et rampants devant leurs anciens maîtres, autant ils se montraient fiers et insolents envers les tribus des Cafres leurs voisins ; le peu qu'ils perdaient d'un côté, ils le regagnaient amplement de l'autre. A peu près sûrs de l'impunité, et croyant certain le succès de leurs armes en raison de la terreur qu'elles inspiraient, les Griquas songèrent à Massilicatzi, puissant chef cafre, immensément riche en bestiaux, dont les plus hardis d'entre eux avaient ouï parler durant leurs chasses, portées jusque dans le pays même de ce chef. Barend-Barend entretint cette idée chez ses compatriotes ; il passait pour un homme entreprenant et brave, de sorte que, quand l'expédition fut résolue, le commandement lui en fut confié.

Il partit donc avec 1,400 hommes, presque tous ayant deux chevaux, traversa Makali's-Berg, et, tombant à l'improviste sur de riches mouzis, il réussit à imprimer la terreur dans l'esprit des Amadébelés surpris, qui le laissèrent s'emparer d'immenses troupeaux de bœufs. Les Griquas poursuivaient leur conquête ; chaque jour leur butin s'augmentait et leur marche devenait plus embarrassée.

Chaque nuit ils se réjouissaient, songeant à l'excellente aubaine qui ne leur avait coûté que la peine de se déplacer.

Massilicatzi, instruit aussitôt, avait sans bruit réuni 10,000 guerriers, armés à la légère dans le style des Amazoulous : troupes lestes, rapides, silencieuses, se cachant bien et devinant l'ennemi. « Allez, avait-il dit ; que pas un Griqua n'échappe. » Et, comme il l'avait voulu, tout fut exécuté ; trois Griques seulement durent au hasard de n'être pas enveloppés. C'est par eux, par suite de leur retour, que Philipolis et Théopolis prirent le deuil. La consternation y fut si générale, que durant quinze jours on n'y entendit que sanglots et cris plaintifs, tous les témoignages du désespoir le plus extravagant. C'était une sévère leçon, bien méritée du reste, qui dut profiter aux Griques ; mais leur tentative sur la propriété de Massilicatzi ne fut jamais oubliée par ce terrible chef, et c'est assurément à ce souvenir que les boers émigrants durent d'être assaillis et massacrés par ses guerriers, pour s'être trop approchés en grand nombre de ses limites territoriales.

Dans ces derniers temps, les Griques, humblement maintenus sous la protection du gouvernement anglais, se sont comportés de la façon la plus puérile et la plus hypocrite ; ils ont suscité de cette manière mille embarras aux boers, sur lesquels ils ont fini par attirer les dragons récemment débarqués, venant de la métropole, et l'on peut assurer encore que sans la protection spéciale du doc-

teur Philip, de tels événements n'eussent jamais eu lieu. Il est pénible de songer que ces hommes de Dieu se mêlent de remuer les affaires des hommes d'ici-bas, de semer partout les troubles, la division, d'exciter à la guerre, de faire couler le sang dans le but avéré de faire des chrétiens, et encore quels chrétiens que les leurs ! La morale du Christ ne se retrouve assurément pas dans un simple baptême ni dans les vêtements qu'ils imposent à ces peuples, appelés sauvages ou barbares par cela seul qu'ils sont nus ou revêtus de manteaux faits de leurs propres mains.

Le docteur Philip, qui me pèse, je ne l'ai jamais vu, je ne le connais que par ses actes, par les scandales qu'il a provoqués, par la haine à lui publiquement vouée par toute la population hollando-sud-africaine. Nombre d'Anglais bien pensants le méprisent s'il est possible encore plus en raison de son vil caractère, et si je parle de lui, bien mal à propos sans doute, c'est à cause de l'étonnement qui résulte pour moi de la puissance du mal dont un seul individu peut disposer. Cet homme, poursuivant de singuliers systèmes, s'est fait ainsi le cauchemar des populations australes ; son nom est abhorré par tous, et plus d'un particulier lui a déjà craché au visage ou bien l'a souffleté dans les rues mêmes du Cap.

Que faisait alors le docteur Philip ? Vraiment ceci est curieux : notre homme écrivait à la Société générale des missions évangéliques à Londres ; il se plaignait de son martyre ; le courage qu'il ne tenait que de Dieu allait l'a-

bandonner; il demandait son rappel. Mais, en Angleterre, l'argent procure tout, même le courage, qui ne doit venir que de Dieu. 4000 livres sterling étaient adressées au bon Père, qui très-religieusement les palpait alors en disant : « Que les volontés du Très-Haut s'accomplissent ! » Six mois ou un an après, c'était une autre représentation de la même comédie.

Mais j'aime mieux ma montagne et mes chasses que Philip et ses Griquas, et si j'ai pu la quitter un instant pour méditer sur le champ du massacre, si j'y ai conduit le lecteur afin de lui apprendre quels étaient ces Griquas, si par hasard j'ai trop appuyé sur Philip afin de le faire connaître, je m'excuserai en rappelant qu'un voyageur doit tout dire, parce qu'il peut importer beaucoup à ceux qui lui succéderont de savoir son opinion franche sur certaines peuplades, comme aussi sur certains hommes.

## CHAPITRE XXXI.

Acquisition du *catoblepas-gorgon*. — Sa description. — La gazelle mé-lampe. — Les cèstres. — Le kob. — Une mystification. — Les lions, leur agilité. — Je vais plus loin. — Les guépiers bullockoïdes. — *Lamprotornis Burchellii*. — Mes pièges. — *Acronatus lunata*. — Sa description. — Le klip-springer.

J'obtins assez facilement le *catoblepas-gorgon*, qui est la seconde espèce du genre gnou. C'est un curieux animal dont les allures sont du reste à peu près en tout conformes à celle du gnou commun ; mais il est plus fort et tout d'une même couleur. C'est comme du gris foncé changeant au noir et au bleu, suivant l'état de graisse de l'individu et l'inclinaison des rayons lumineux à la surface de son pelage ; il porte aussi la queue longue, mais chargée de crins gris ou noirs flottants. Sa tête est munie de deux cornes analogues à celles du buffle par la disposition ; elles sont relevées par la pointe, mais de beaucoup inférieures. Cet animal porte aussi deux crinières, l'une supérieure, l'autre inférieure, c'est-à-dire garnissant le cou en guise de barbe, plongée jusque vers le poitrail ; mais non, comme le gnou commun, sur la poitrine elle-même.

Sa pesanteur peut être de 400 livres et au delà ; sa chair est assez bonne, sans toutefois se distinguer par autre

chose que par beaucoup de graisse, laquelle est dure et de la même nature que le suif le plus solide. Cet animal vit en troupes, ce qui n'empêche pas de le rencontrer fréquemment isolé, exactement comme le buffle lui-même; mais la société de plusieurs individus n'est pas pour lui une condition d'existence. La première espèce du gnou commun paraît y tenir beaucoup plus.

Les premiers que je vis au pays des Amazoulous me frappèrent d'étonnement par leur similitude avec les chevaux dans leur allure et leur tournure; la manière dont ils portent la tête, maintenue verticalement, leur crinière et leur longue queue fouettant l'air, tout se joignant à leur vivacité, me fit hésiter, et quand j'eus distingué leurs cornes, je crus que quelque création fabuleuse m'apparaissait. Il est de ceux qui font tête aux chiens, et dont le chasseur doit se défier quand ils sont tombés blessés. Les femelles portent des cornes comme les mâles, et n'en diffèrent que par l'infériorité de leur taille. Les Amazoulous le connaissent sous le nom d'*ingogoné*; les boers sous celui de *blaauw-wild-beest*.

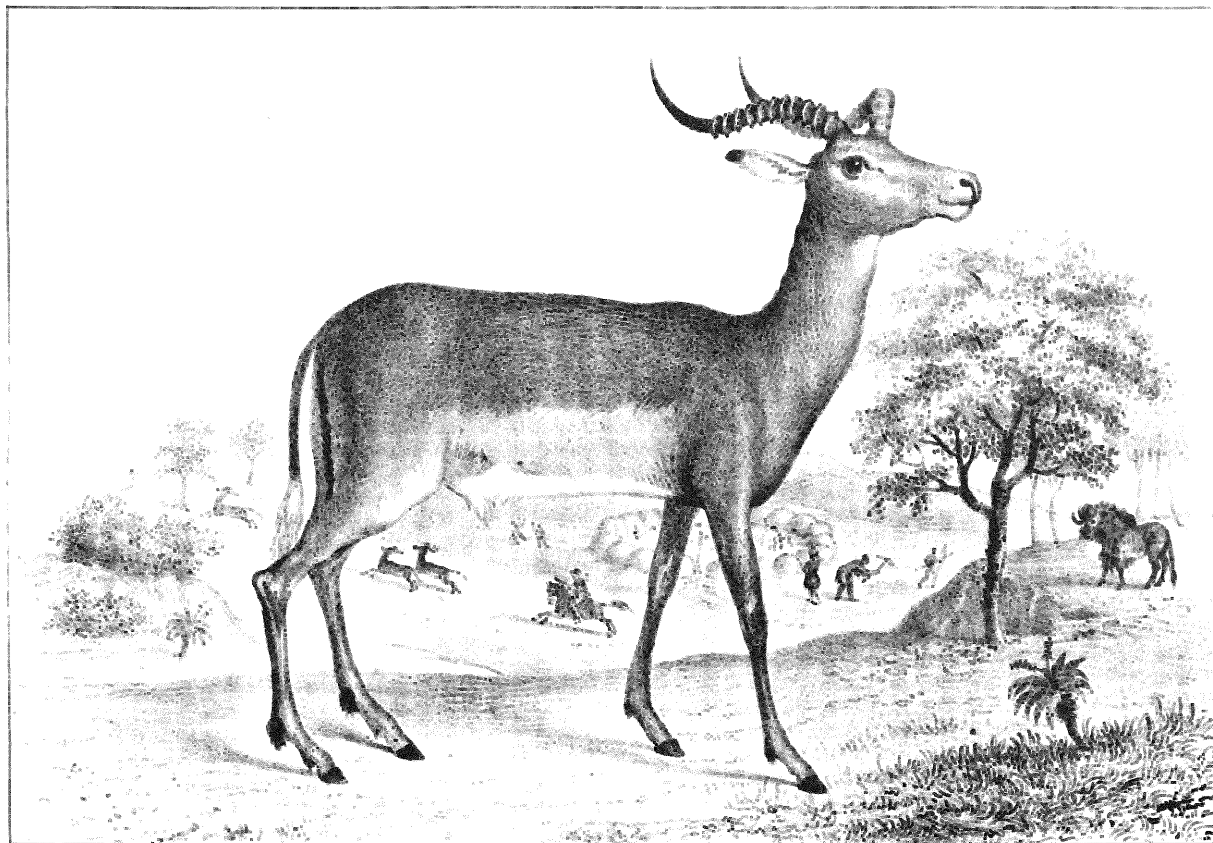
Il existe, quoique rare, au pays des Amazoulous; on l'y rencontre vers le nord d'Om-Philos-Om-Schlopu. Dans la contrée des Makatisses, on le voit vers Gevecht-Kop; il devient plus abondant sur les bords de Vaal-Rivier, et dans le nord-est de Makalisberg on l'y trouve répandu partout.

Les animaux sauvages de cette partie de l'Afrique avaient

cela de particulier, que toutes les espèces étaient habitées par des quantités considérables d'œstres. Les *catoblepas*, *gnou* et *gorgon* en laissaient tomber à tout moment par les narines. L'*Acronotus lunata*, dont je sciais fréquemment les cornes avec une partie du crâne, présentait sous leur naissance une cavité qui en était toujours remplie. Le *Redunca Lalandii* portait sous la peau des insectes imparfaits, à l'état de chrysalide, dont la forme indiquait un diptère assez volumineux. Chacun d'eux était contenu dans une vésicule qu'il était facile d'extraire, et alors se voyait à nu l'insecte adhérent par l'anus à la peau, ou un petit trou le mettait en rapport avec l'air extérieur. Ces chrysalides, longues de 13 millimètres, paraissaient diaphanes, incolores; l'on ne distinguait à l'intérieur qu'un viscère noir. Une femelle de *Redunca Lalandii* que je tuai en comptait trente-quatre de même espèce.

Le rhinocéros *simus* en avait aussi quelque peu, non sous la peau, mais dans son estomac. Le rhinocéros *Africanus bicornis* pourrait bien réclamer le titre de père nourricier des œstres; on ne saurait s'imaginer la quantité contenue dans son estomac; c'était à les mesurer au boisseau, à les prendre à la pelle.

Cette différence en nombre est constante chez les deux espèces, et j'incline fortement à penser que le rhinocéros *Africanus bicornis* ne doit sa méchanceté, la fureur qui le distingue, qu'à la présence de ces milliers de parasites, absolument comme l'homme qu'habite le ténia.



Litho. de F. Robert - Rouen

GAZELLE MELAMPUS



Cependant, malgré leur nombre, qui semble quelquefois dépasser toutes limites naturelles, les cœstres n'entraînent pas, que l'on sache, la mort des animaux indigènes.

Le mélampe, *Gazella melampus*, aux jambes si fines, aux pieds si légers, aux cornes si développées chez le mâle, absentes chez la femelle, si douce, si gracieuse, vint aussi s'adjoindre à mes collections. Vraiment c'était dommage d'abattre, pour qu'ils fussent ensuite reproduits imparfaitement, ces beaux et timides animaux si gracieux, soit qu'ils paissent, qu'ils se reposent ou qu'ils courent, isolés ou réunis. Mais qu'est-il possible à un naturaliste dénué des grandes ressources indispensables pour recueillir des collections vivantes? Ne faut-il pas qu'il se contente de leur vue à l'état de liberté, et ensuite de leur dépouille comme d'un témoignage qu'il doit à la science, à la curiosité publique? Il faut donc qu'il soit impitoyable et qu'il détruise ce qu'il admire le plus parmi les plus beaux ouvrages de la nature.

Le mélampe a environ 3 pieds de hauteur au garrot; son pelage est d'un roux pâle fort agréable à l'œil sur toute la partie supérieure; le ventre est blanc; une bande brunie s'arque de chaque côté sur la fesse; la queue, assez touffue, se compose d'abord de poils fauves entremêlés de poils blancs, qui dominent ensuite à l'extrémité; une raie brune la traverse dans toute sa longueur sur la partie supérieure. Une tache d'un blanc indécis est antérieure et supérieure à l'œil; l'extrémité des oreilles est brune.

Mais ce qui distingue cette gazelle, ce qui lui a valu son nom, c'est une élégante manchette d'un brun presque noir garnissant le pied de derrière à 10 centimètres au-dessus du sabot. Les mâles seuls portent cornes; elles ont chez l'adulte un tour entier de spirale comportant seize anneaux. Les plus longues que j'aie vues atteignaient 57 centimètres en droite ligne; elles sont dirigées comme celles du coudou.

Le mélampe vit en troupe; les plus nombreuses n'excédaient jamais 500 individus. Ses mœurs sont celles du spring-book, avec cette différence qu'il n'émigre jamais; il est des plus lestes et franchit sans peine des buissons de 10 pieds de hauteur, au delà desquels il semble plonger; mais son agilité n'empêche pas qu'il ne devienne la proie du lion; elle ne le soustrait pas non plus aux fosses recouvertes des Makaschlas, dans lesquelles on le retrouve fréquemment. Sa chair, généralement bonne, devient exquise lorsque l'animal est en état de graisse; mais, de même que chez tous les animaux que j'ai connus, la chair de la femelle est supérieure à celle du mâle.

Les paysans de Makalisberg ont deux noms pour le désigner : *groot rooye book*, grand bouc rouge, et *bastard spring book*, bouc sauteur bâtard. Il n'existe point au pays des Amazoulous; on le rencontre pour la première fois sur les bords de Vaal-Rivier au pays des Makatisses; il abonde au-delà de Makalisberg. Jamais cette antilope n'habita la colonie du cap de Bonne-Espérance.

Le *kob*, *Kobus ellipsiprymnus*, dont j'ai eu occasion de parler lors de mes premières chasses sur les bords de l'Om-Philos, se montrait fréquemment aussi tout proche de mon camp; mais ici cet animal ne méritait plus tout à fait son surnom de *waater book*. La saison était froide, et pour cette cause il se tenait de préférence sur la montagne, où les pierres roulantes qu'il déplaçait nous avertissaient toujours de son départ. J'en tirai plusieurs individus mâles et femelles, qui ne présentaient aucune différence sensible avec ceux du pays des Amazoulous. Chez quelques mâles les cornes étaient seulement plus longues.

Il en existe présentement de cette espèce un mâle vivant au Jardin des Plantes. On assure qu'il vient du Sénégal. Mais, soit que l'individu soit jeune encore ou qu'il ait souffert, ses cornes sont loin d'avoir les proportions voulues; elles s'écartent aussi trop sensiblement pour qu'il donne une idée bien exacte de la beauté de ceux que j'ai rapportés. Du reste, tous les animaux entretenus à grands frais dans les jardins zoologiques demeurent chétifs ou le deviennent; car l'air libre ne leur suffit pas: ils manquent de l'espace nécessaire à l'exercice dont ils ont un besoin constant.

J'ai pu établir encore cette comparaison à l'égard des *couaggas*, *Equus Burchellii*, inscrits au Jardin des Plantes sous le nom de *Dauws*. Ces individus, provenant de la Haute-Egypte ou de l'Abyssinie, sont assurément de la

même espèce que ceux que j'ai obtenus au pays des Amazoulous et dans celui des Makatisses. Je ne crains pas de me tromper en affirmant que les miens pesaient un tiers et peut-être moitié en sus. Le pelage de ces dauws du Jardin des Plantes n'a non plus rien de fort en couleur, rien de bien tranché, rien de brillant. Je les croyais tout au moins en pelage d'hiver au 15 juillet, où je les vis ; mais, d'après les informations prises d'un gardien, je sus que celui de cette saison était le plus beau de l'année, d'où je conclus encore que ces animaux étudiés vivants en France ne donneront jamais une idée vraie de ce qu'ils sont dans leur propre pays. Chaque fois, du reste, qu'un animal à poil ras n'est pas d'un pelage brillant et comme changeant suivant l'inclination des rayons lumineux à l'époque où sa saison est venue, on peut être assuré que diverses conditions, soit de climat, soit de nourriture ou d'exercice, ne sont pas remplies à son égard.

Dassen-Kop, par sa hauteur et sa proximité, nous servait admirablement bien à découvrir au loin les animaux qui paissaient, lorsque nous voulions marcher certainement sur les espèces que nous désirions. Un jour après-midi, divers travaux de préparations terminés, j'y avais envoyé Henning, attendant son retour, afin de faire ensemble une tournée de quelques heures. Il revint bientôt plus joyeux que de coutume, assurant qu'il avait aperçu deux chariots faisant route à une demi-lieue de chez nous, et que, suivant toute probabilité, ils devaient ap-

partenir à M. Wahlberg. Grande fut ma joie à l'idée d'une telle bonne fortune, et sans plus tarder je pris mon fusil, ma poudre et mes balles. Henning et moi nous partîmes; nous nous hâtâmes comme des hommes qui s'attendent à rencontrer dans le désert d'autres hommes amis, devenus des frères par l'isolement, et bientôt nous atteignîmes le point relevé et justement indiqué par Henning.

« C'est ici, dit-il, ici même que je les ai vus tout à l'heure. Ils ne peuvent être très-loin à cause des retards suscités à chaque pas par des buissons, des arbres droits ou renversés, lesquels encombrèrent partout le passage. Voici une éminence d'où nous devons les retrouver, et puis nous allons croiser les traces des roues. » Nous nous portâmes sur le mamelon, duquel nos yeux cherchèrent partout sans rien voir. Nous voulûmes rencontrer des traces; nous essayâmes, peine inutile. Enfin, à force de tourner, retourner et croiser sans cesse à peu près sur les mêmes points, nous trouvâmes à l'abri de quelques mimosas ce qu'Henning avait pris pour deux chariots.

Vexés d'une mystification des plus complètes, nous tuâmes l'un d'eux; car, il faut bien le dire, ce n'était autre chose que deux *rhinocéros simus* faisant route de compagnie, l'un marchant devant l'autre, et que le reflet blanc de leur peau avait fait prendre pour des tentes de voitures. « Eh bien, Henning, fis-je observer à mon conducteur, c'est par votre faute que nous avons tous deux subi des impressions très-agréables dès le principe et pé-

nibles ensuite par la déception. Nous voici tout aussi seuls qu'auparavant. Je ne vous en veux pas ; le mieux est de rire d'avoir été dupe des illusions. Rions en donc tout à l'aise, et pour ce soir même je vous promets d'excellents beefstecks de chariots. »

Il arrivait rarement à Henning de se tromper en fait d'animaux à reconnaître à de grandes distances : aussi en paraissait-il honteux cette fois. Il ne se rendait pas compte de cette erreur, qui nous procura l'avantage d'en rire longtemps. Toujours est-il que les grillades fournies par notre monstrueux animal furent trouvées délicieuses, ce qui paya largement nos frais de démarche.

Cependant, à dater de ce jour-là, je jugeai bon de lui permettre l'usage de ma longue-vue dans toute circonstance où il n'était pas permis de se tromper. Ce petit instrument, fabriqué par Dolland à Londres, portatif, léger, peu embarrassant, nous rendit d'immenses services en nous épargnant bien des recherches et partant bien des fatigues. Un chasseur dans ces contrées doit en être constamment nanti.

Il me fut donné pendant mon séjour à Dassen-Kop de recueillir des preuves certaines de l'agilité du lion dans ses bonds. Ainsi un *catoblepas gorgon* avait été tué vers le soir ; j'avais justement le temps d'en prendre la peau et la tête ; mes Cafres, qui avaient plus que leur charge, témoignaient le désir d'abriter la viande en la plaçant pour la nuit à la fourche d'un arbre,

élevée à 14 pieds du sol. Je les assistai dans cette besogne, et nous retournâmes au camp. Le lendemain, à peine si le jour était revenu que mes gens allèrent au garde-manger, qu'ils trouvèrent vide. Plus une pièce ; tout avait été décroché, et à terre se voyaient les empreintes du pied des lions attestant les sauts multipliés qu'ils avaient dû faire pour s'emparer de nos provisions.

Chaque nuit, ces grands carnassiers troublaient par leurs rugissements notre sommeil et la tranquillité de nos bœufs, parqués dans un cercle de haies d'épines sèches. Leurs voix, puissamment vibrantes, frappaient les dures parois de la montagne et semblaient produire dans l'air l'effet de ces cercles que fait naître le déplacement à la surface de l'eau. Il y avait quelque chose de terrifiant dans ce bruit, le seul qui troublât la nuit ces solitudes, quelque chose qui force à reconnaître le lion comme le maître dans ces parages. Pour nous-mêmes, il est vrai, nous n'avions rien à en redouter, mais pour nos bœufs nos craintes étaient grandes ; car, libres dans leur cercle, la terreur pouvait les porter à se frayer malgré nous une issue et à gagner le large, où les attendent sous le vent les lions postés à l'effet de les saisir.

Dans ces circonstances, nous entretenions de grands feux. Les longs fouets retentissaient dans l'air ; j'embouchais une corne percée de coudou, laquelle portait fort loin le son, et plusieurs voix réunies s'adjoignant, nous faisions autant de bruit que possible. Mais il faut bien l'a-

vouer : ou les lions sont sourds, ou ils font mine de ne pas entendre ; jamais un lion ne se tut pour tout le bruit que nous réussîmes à produire. Celui si résonnant de nos armes à feu n'avait pas plus de succès.

Chaque nuit je formais le projet de lever le camp, et quand le jour venait, j'oubliais mes résolutions, tant j'avais de besogne, tant je sentais la nécessité de tirer parti de l'excellence de ma position. Cependant, après quatorze journées de recherches et de travaux assidus, je donnai le signal du départ, et mes chariots s'acheminèrent lentement à travers des bois où nous dûmes plus d'une fois débayer la route en abattant les arbres qui s'opposaient à la marche. Vers le soir, comme je prétendais longer, en les laissant à droite, des montagnes qui étaient devant nous, un ravin profond vint nous barrer le passage, l'eau manquait aussi sur ces points, ce qui nous contraignit à changer de vues et à prendre la direction opposée, celle qui devait me rapprocher de la rivière *Oury*. Après trois heures de fatigues pour nos attelages, nous atteignîmes enfin un endroit passable, agréable à l'œil par la verdure arborescente dont se couvraient les bords d'*Oury*. Cette rivière, profondément encaissée, grandissait déjà, quoiqu'on pût en cette saison la traverser partout ; la plus grande profondeur en temps sec n'excédant pas 3 pieds.

Vers le coucher du soleil, mille jolis guépiers, *Merops bullockoides*, volaient en tournoyant comme des hirondelles



au-dessus d'un ravin distant de 40 pas de mes chariots. Curieux de savoir ce qui les y attirait, je m'y rendis tout de suite, muni d'un fusil double. Ma présence ne gênant en rien leur manège, j'en vis un assez bon nombre s'abatant sur les parois verticales du ravin. Ces parois argileuses étaient percées d'une grande quantité de trous qui laissaient sortir et rentrer les *bullockoïdes* aux habitudes souterraines.

C'était un intéressant spectacle que celui que nous offraient ces volatiles au plumage varié, lesquels ne craignent pas le contact de la poussière ; je les contemplais toujours sans avoir pu me résoudre à en tuer un seul. Le soleil était couché. Les francolins inquiétaient l'air de leur dernier cri, hardi, saccadé, bruyant, original, sans harmonie, mais pourtant agréable à l'oreille du chasseur, lorsqu'à leur tapage vint succéder un concert d'oiseaux sifflant vivement et comme d'impatience. C'était la première fois que j'entendais ces sons ; ce devait être du nouveau. Il n'en fallait pas davantage ; je me lançai au galop dans la direction d'où ils partaient.

Un bois d'une espèce particulière de mimosas, grêles, longs, fort serrés, et ne présentant de branches qu'à leurs sommets, servait de retraite aux auteurs du concert. Il y faisait obscur, mais je n'en tins compte, et bientôt je me trouvai sous des arbres qui en portaient. Quelques minutes s'écoulèrent ; mon attention fut alors éveillée par le vol bruyant d'un oiseau aux proportions moyennes ; je lâchai

mon coup, et j'eus l'avantage de ramasser aussitôt mon individu, que je reconnus pour un merle de grande taille. Arrivé aux chariots, je pris de la lumière et j'eus le plaisir de considérer ses superbes reflets, comme encore le moiré de sa longue queue, striée comme celle de l'aninga. C'était le *Lamprotornis Burchelli*, l'un des plus beaux merles que possède l'Afrique. Cet oiseau brille d'un vif éclat lorsque la lumière se répand sur son plumage. Le bruit de son vol suffit seul à le faire reconnaître; ce bruit est dû à la forme de ses ailes, plus concaves que celles des autres oiseaux.

Le lendemain, comme un chat sauvage m'était parti dans les jambes, comme j'avais remarqué assez de traces de petits carnassiers, je me pris à regretter mes pièges traquenards volés dans le bois de Natal par des Cafres connaissant bien la valeur du fer. Il me fallait faire le métier de trappeur, sans rien avoir de ce que l'on considère comme indispensable en pareil cas. Je rêvai donc au moyen de remplacer tout ce qui me manquait, et à suppléer aux pièges connus, mais compliqués, par d'autres plus simples et de mon invention.

Je songeai tout d'abord aux pièges que j'avais vu tendre par les Amazoulous, soit pour francolins ou pour genettes. C'est un lacet saisissant au cou ou au corps l'animal qui a pénétré dans une cage faite à cette intention; le redressement d'un jeune arbre sert de ressort à ce système, lequel exige un peu trop de temps. Il faut aussi que les pro-

portions soient gardées pour les animaux que l'on veut prendre. Quoiqu'il soit bon, j'y renonçai.

J'essayai le *quatre-en-chiffre*; mais presque chaque fois il fallait renouveler les pièces du quatre rompues à la chute de la pierre. La journée d'un homme eût été nécessaire à l'entretien de vingt pièges de ce genre. Il m'était impossible de faire un pareil sacrifice : alors j'eus l'idée de remplacer les trois pièces du quatre par une simple fourche destinée d'un côté à supporter la pierre, et de l'autre à présenter l'amorce. J'en fis couper ainsi trente ou quarante, chacune ayant à l'extrémité de la branche la plus faible un morceau de chair solidement fixé. Comme il y en avait de toutes dimensions, je pris avec moi quatre hommes, afin de pouvoir soulever par un bout des pierres de 4 à 500 livres. Quelques heures suffirent à ce travail; j'avais alors trente pièges bâillants. Beaucoup étaient à détente douce, l'extrémité supérieure de la fourche reposant sur une petite pierre plate, laquelle devait glisser au moindre ébranlement.

Le lendemain j'étais sur pied avant le jour, impatient comme l'est tout trappeur; à peine si j'avais pu fermer l'œil de la nuit, tant je rêvais à mes succès, fort douteux du reste. Mais vraiment c'était bien la peine : une hyène maudite les avait tous visités l'un après l'autre. A l'un elle avait soutiré la fourche garnie de son amorce, et sur la même pierre elle avait tranquillement dévoré la chair; à l'autre elle avait eu sur les doigts, mais immédiatement

elle avait saisi la compensation ; à un troisième, ses succès avaient été plus faciles. De la tête elle avait poussé, retourné la pierre. Mais c'était pour elle trop de bonheur, et cela ne pouvait durer toujours. J'arrive à un bloc de pierre pesant au moins 500 livres que nous avons eu grand'peine à mater, lequel avait de plus été renforcé d'autres pierres équivalant encore à 3 ou 400 livres. Là c'était autre chose : maîtresse hyène s'était vue prise par la tête ; elle avait mordu la poussière, et, d'après ses traces, je pus juger qu'il lui avait fallu d'immenses efforts pour se dégager ; de son poil et de son sang adhérait encore à la masse qui avait pesé sur elle, et si grande avait été sa frayeur que la chair se trouvait encore sur place.

C'était peu de réussite ; mais je ne me rebutai pas. Je redressai chaque pierre comme la veille, et, le jour qui suivit, j'eus l'avantage de relever un renard complètement écrasé sous l'une d'elles. Le lendemain, durant le jour, c'était un vautour blanc, percnoptère, pris par les pattes, sans lésion aucune, et que je pouvais garder vivant si je l'eusse voulu. Enfin j'obtins ensuite des mangoustes de diverses espèces, dont l'acquisition me paya largement de ma patience ; car il en faut beaucoup pour piéger, et sans son secours on ne peut espérer réussir.

Les pièges sont non-seulement un excellent moyen de se procurer de frais individus, mais encore ils sont indispensables pour qu'un naturaliste obtienne les espèces qui ne sortent que la nuit afin de chercher pâture. C'est par

eux que l'on acquerra les rongeurs nombreux et peu connus qui abondent dans ces contrées, et dont la science se préoccupe infiniment aujourd'hui.

J'étais depuis trois jours sur ce lieu, quand un de mes bœufs, amaigri par la fatigue comme aussi par l'usage d'herbes sèches, vint à se coucher pour ne plus se relever. Il avait choisi pour dernier gîte le bord du ravin où venaient les guépriers, à 40 pas de nos feux, ce qui n'empêcha pas les hyènes de le dévorer dès la première nuit. Au loin, elles poussaient leur cri habituel, prolongé, pleureur, qui fait presque toujours rire les Cafres ; mais tout proche du cadavre, dans la joie de la bombance, nous les entendions comme rire d'un rire infernal, les hideuses bêtes ! elles semblaient se jouer au milieu de ces dégoûtants débris, rire aux éclats, heureuses de l'abondance, et nous narguer nous autres qui entendions leurs dents briser les os du vieux serviteur. Plus d'une fois je me permis de troubler les immondes convives en apparaissant comme un fantôme à 10 pas du festin ; mais lestement et sourdement chacun partait, favorisé par l'obscurité qui m'empêchait l'usage de mon fusil. Un piège à fusil tendu m'en eût procuré au moins une chaque nuit, mais des hyènes ne valaient pas cette peine ; je n'avais que faire de leur peau, et puis la hyène tachetée, *Hyæna crocuta*, a bien son utilité dans cette partie de l'Afrique, où elle fait disparaître les débris laissés par les lions ; car elle se nourrit de proie morte plutôt qu'elle ne chasse, et, s'il lui arrive de

tuer un bœuf, on peut être assuré que l'urgente nécessité a pu seule la conduire à cet acte. Somme toute, la hyène est au lion, au léopard, à la panthère, ce que le vautour est à l'aigle.

L'*Acronotus lunata*, nommé par les boers *bastaardhaart-beest*, en raison de ses rapports avec le bubale, *Ant. bubalus*, ou *Acronotus caama*, se voyait le plus communément dans le rayon de notre chasse : aussi était-ce lui qui alimentait presque chaque jour notre cuisine. Cet animal était alors en parfait état de graisse, ce qui allait fort à mes gens, bien que cette graisse fût un suif blanc et très-solide qui se figeait à transformer en chandelles nos moustaches et nos barbes. Chaque jour nous en abattions plusieurs, et, comme de coutume, les plus beaux individus passaient immédiatement dans mes collections.

Ses allures sont celles du caama, mais il est moins rapide à la course ; il est également moins défiant. Le caama ne se tient que dans les plaines ouvertes, où il peut prouver son extrême agilité. Le *lunata* leur préfère les terrains qui présentent çà et là des mimeuses. Rarement il se hasarde dans les forêts où les arbres se rapprochent trop. Sa tête, quoique longue, l'est moins que celle du caama ; il y a aussi chez lui moins d'exagération dans la position et dans la tournure de ses cornes : elles rappellent deux croissants. Leur plus grande longueur, chez de vieux mâles, est de 30 centimètres en ligne droite, et de 39 suivant la courbe ; elles comptent dix anneaux. Les femelles en

portent également. Le pelage de cette espèce est de la couleur que les naturalistes sont convenus d'appeler *pourprée*. Il est voisin de celui de l'*albifrons*; mais, à quelque distance, il présente des reflets comme argentés. Il est facile d'en juger encore en inspectant les peaux sèches que j'en ai rapportées. Les jambes et la tête se teignent d'une couleur plus foncée, presque noire; le ventre pâlit; la queue se compose de crins noirs.

On le trouve pour la première fois en venant de Natal, sur les bords de Vaal-Rivier, mais il y est devenu rare. Sur le bords d'Oury on le rencontre presque partout par troupes de sept à quinze individus. C'est encore un animal que l'homme pourrait facilement conquérir; il passerait assurément de l'état sauvage à l'état domestique sans grandes difficultés. Sa chair est bonne sans être fine; son suif serait recherché pour sa qualité de solidité et pour sa blancheur, exactement comme celui du buffle. Sa peau, comme cuir, serait comparée à celle du caama, si désirée par les conducteurs sud-africains pour l'employer en mèches de fouet: ce qui équivaut à dire que pas un animal de l'Afrique australe ne possède un tissu aussi solide.

Tandis que mes gens se répandaient dans le pays plat, battant les bois et les clairières, afin de fournir continuellement à notre cuisine de nouveaux quartiers de viande bien choisie, comme encore pour me rapporter têtes et peaux d'individus parfaitement adultes, j'allais souvent fureter sur une croupe pierreuse et longue, à arête aiguë,

se prolongeant près d'une lieue jusqu'à atteindre le sommet des montagnes ses voisines. L'oreille et l'œil toujours tendus, rien n'échappait à mon attention. Un jour, comme je me prenais à jurer contre l'effet des pierres anguleuses et tranchantes qui, coupant ma chaussure, m'abîmaient les pieds, quelque chose de vivant vint à se remuer dans le feuillage d'un petit arbre. Naturellement je songeais à des oiseaux; je m'approche avec précaution, puis je m'arrête à distance. Le même mouvement se répète; j'entrevois un corps brun, et au même instant part mon coup de fusil, sous lequel dégringole un daman; sept, huit, dix de ces quadrupèdes descendent à la file en poussant un petit cri, se hâtant beaucoup; puis tous disparaissent entre des roches.

J'étais fort heureux de cette circonstance, qui paraît de peu d'intérêt sans doute; mais sans elle j'eusse ignoré longtemps que le daman monte facilement aux arbres, dont il aime le feuillage, et qu'il se comporte même sur leurs branches avec une agilité et un aplomb peu ordinaires.

Le klip-springer se rencontre aussi presque toujours où vivent les damans. J'y en vis quelques-uns que je tuai, mais que je ne préparai pas, parce que cet animal n'est pas rare dans les environs du Cap, et que son poil tombe si on ne le laisse se refroidir avant de le transporter. Alors il faut sacrifier au moins deux heures d'attente pour que la contraction ait pu s'opérer à un point suffisant; et puis,



à dire vrai, ce qui découragera toujours le préparateur, c'est l'incroyable quantité de poil qu'il laisse se détacher en tombant, comme celle encore qu'enlève la balle. Il paraît que la commotion produite par le coup reçu en plein corps suffit même pour déterminer la chute d'une grande partie de son pelage. Ainsi l'un d'eux tomba raide mort sur la même pierre où il s'était perché, et je ne crains pas d'affirmer qu'une livre de son poil se détacha instantanément.

Je vis planer à de grandes hauteurs dans ces montagnes un oiseau de proie que les boers nomment *groot-berg-aarend*, grand aigle de montagne. C'est tout ce que j'en eus, car il ne me fut jamais donné de l'avoir à portée.

---

## CHAPITRE XXXII.

Entrée dans un cul-de-sac nommé par nous Vaayen-Poort. — Climat. — Ouritylé. — Découverte de quelques voisins. — Ces Cafres disent toujours qu'ils sont les derniers habitants que rencontrera le voyageur. — Un rhinocéros tué au sommet d'une montagne. — Recherche de l'antilope noire. — Rhinocéros simus tué pour un simple beef-teck. — La girafe. — Excursion chez Rabianna. — Les enfants cafres ont peur de nous. — Les Makaschases. — Bouillie de blé cafre enivrante. — Mauvaise méthode de triturer leurs céréales. — Henning tue un *bastaard-guyms-book*, *antilope chevaline*. — Sa description. — Opinion de Rabianna touchant un chariot qu'il n'avait jamais vu. — Grandes troupes de cynhyènes. — J'assomme l'un d'eux d'un coup de pierre. — Une décharge électrique. — Comment un crocodile faillit prendre d'un coup et gibier et chasseur.

Après une station de huit jours sur ce point, je fis route vers un lieu complètement entouré de montagnes, et que mes gens avaient découvert en chassant. L'Oury le traversait. La position passait pour bonne, et j'étais contraint de l'adopter, parce qu'un incendie avait dévoré les herbes sèches des abords de mon dernier campement. Après quatre heures de marche, une tête <sup>1</sup>, de pente raide, se présentait devant nous. Il y avait un passage sur son versant oriental, mais étroit, difficile, encombré de pierres, légèrement incliné vers la rivière, qui coulait à 40 pieds

<sup>1</sup> On appelle tête toute montagne élevée, ronde, isolée ou parfaitement tranchée, et distincte de celles qui sont proches.

au-dessous. Le moindre choc tendait à précipiter les chariots, entraînant bœufs et conducteurs. J'hésitai; je pris conseil des miens, et ce ne fut que sur leur promesse de redoubler d'adresse et d'efforts que je consentis à franchir ces Thermopyles. Bien m'en prit; tout passa sans encombre; j'en fus quitte pour mes craintes. Mais pour réussir ainsi, il fallait vraiment avoir eu des conducteurs sud-africains.

A 1 mille au-delà, nous trouvâmes près de l'Oury, sur la rive gauche de laquelle nous étions, six arbres de grandes dimensions également distancés. C'est là que je fis dételer, laissant entre l'un et l'autre wagon un intervalle de 15 pas, afin d'y parquer mes bœufs dans des cloisons d'épines. Sans plus tarder chacun se mit à l'œuvre, et dès le soir même nous pouvions tout à l'aise prendre le café, mes bœufs dormant libres de leurs courroies, et nous-mêmes satisfaits d'avoir un excellent point de ralliement et comme un nouveau domicile. Ce qui contribuait surtout à l'illusion, c'était un arbre immense, *kaamel doorn*, mimosa de la girafe, au pied et sous le vent duquel brûlait notre foyer. La fumée qui montait le long du tronc me rappelait d'autant mieux une cheminée de campagne que de superbes pièces de viande y étaient appendues. A l'effet de nous garantir de l'air froid, nous avions improvisé des haies de branches sèches entremêlées de paille. Notre appartement n'était ouvert que par le haut; un dais autre que celui du ciel eût été fort inu-

tile, du reste, puisque depuis *Vaal-Rivier* nous n'avions eu que du temps constamment bleu, pur et sec.

Rien n'est plus régulier que le climat de cette partie de l'Afrique. Ainsi quand le soleil est dans l'hémisphère nord, l'atmosphère est toujours pure, le ciel offre chaque jour une teinte d'un bleu grisâtre pareille à celle du tableau de *la Smala*. C'est un ciel tel que celui des plus beaux jours d'automne en France, qui ne laisse pas que d'être chaud de dix à trois heures. Pendant ces six mois tous les jours sont destinés à se ressembler. Nous eûmes, il est vrai, un orage qui dura soixante heures, mais que nous nous prîmes à trouver déplacé, et comme dû à un concours de circonstances fortuites dont les exemples sont très-rares, si l'on doit compter pour quelque chose l'opinion que des Cafres émirent à cet égard.

Durant les six autres mois, lorsque le soleil, passant dans l'hémisphère sud, vient chaque midi comme planer au zénith du lieu, l'eau semble monter et descendre continuellement. A peine est-elle tombée qu'elle reprend aussitôt son état de suspension. L'équilibre ne tarde pas à se rompre; l'orage éclate de nouveau, crève, se déverse par torrents; puis encore la chaleur reprend ses droits, et toujours et sans cesse, sans relâche aucune. Pas de jour, pas de nuit qui ne compte au moins une succession foudroyante de sept ou huit orages plus tonnants les uns que les autres. Cette saison est l'été de ces contrées; c'est alors que la végétation se développe avec une rapidité et une

force qui étonnent ; c'est alors que les fringilles ont revêtu leur plus beau plumage, que les nids se suspendent partout aux arbres, aux roseaux ; c'est alors que la vie se réveille chez tous les êtres, et que chaque espèce est tenue à satisfaire par la reproduction d'elle-même au grand vœu de la nature. Mais pour l'homme, cette température chaude, humide et fumante paraît ne pas réunir les conditions propres à son existence : elle est malsaine autant que la saison sèche est convenable.

Dès le lendemain de notre arrivée nous explorâmes les environs, et nous reconnûmes que nous nous étions engagés dans un véritable cul-de-sac qui ne laissait aucune issue à nos wagons. L'Oury, par la profondeur de son lit et la raideur de ses rives, ne nous offrait de passage en aucun point : elle sortait de ces montagnes précisément en baignant la base pierreuse de l'une d'elles, située à gauche, haute, droite et à peine praticable à des hommes. Or, il ne me restait pour l'avenir qu'à profiter du lit même de la rivière comme d'une route, afin de marcher comme elle, sauf à chercher plus bas une montée plus aisée. Mais, quelles que fussent dans la suite nos perquisitions, nous n'en rencontrâmes aucune, et ce projet, notre dernière ressource pour aller au delà, ne put recevoir d'exécution.

C'est donc là qu'il fallait me fixer, afin de poursuivre mes travaux en attendant la fin de l'hiver. Mes attelages étaient, du reste, hors d'état de me conduire plus loin, et

j'avais pour seule consolation la facilité de me transporter moi-même à pied partout où je jugerais convenable d'aller. Ainsi mes wagons étaient seuls prisonniers dans l'enceinte, grande, belle et riche, flanquée tout autour de montagnes variées de forme, et qu'habitaient de nombreux animaux sauvages. Plus bas, à peu de distance de mon campement, venait s'emboucher à droite une petite rivière aux eaux profondes et dormantes : c'était *Ouritylé*, (la petite Oury), dont les bords se voilaient de saules couchés horizontalement au-dessus du courant. Ces lieux, fort agréables à la vue, malgré l'état de dépouillement des mimosas, promettaient de le devenir bien davantage encore lors de la saison des feuilles. Toutefois, je les acceptai tels, et je me mis sans tarder à les battre en tout sens.

De leur côté, mes gens faisaient des excursions plus prolongées, parce qu'il leur importait surtout de voir, et qu'aucun travail ne les retenait au camp. Dans l'une d'elles, où un fameux canna femelle fut tué par eux, ils firent rencontre de divers Cafres attirés par le bruit des fusils. Ceux-ci, excités par leur appétit dévorant, et devant qu'il y aurait quelque chose à gagner, se mirent à la besogne sans en être requis, chargèrent la viande et la peau sur leurs épaules, et prirent le chemin de mon camp. Henning, étonné de la bonne volonté de ces étrangers, leur tira un couagga pour les remercier, et dès lors nous espérions avoir des voisins sur qui nous pourrions compter au

besoin. Nous leur témoignâmes le désir d'établir avec eux quelques relations ; mais nos propositions ne furent point goûtées, bien qu'elles n'eussent pas été rejetées ouvertement. Cependant, comme nos intentions étaient franches, comme nous avons traité ces hommes en amis de fraîche découverte, ils jugèrent bon de nous donner un avis très-essentiel.

Proche des rives de l'Oury, exactement sur le chemin qu'il fallait suivre pour nous rendre au mouzi de nos visiteurs, étaient disposées en quinconce des fosses recouvertes destinées à prendre du gibier ; il y en avait une vingtaine revêtues avec tant d'art qu'il fallait les indications les plus précises de gisement pour ne pas y être pris.

Nous eûmes grand soin de remercier ces Cafres de la bonne volonté qu'ils nous avaient témoignée ; puis nous mîmes la conversation sur un autre chapitre, je veux dire sur l'antilope noire à ventre blanc qu'il m'importait tant de découvrir. Mais nous eûmes beau la leur décrire, leur réponse ne nous satisfit pas plus que toutes celles que nous avons recueillies jusque-là chez ceux qui nous avaient accompagnés ou suivis. D'après leur dire, il n'existait pas dans toute la contrée un animal de cette description.

Nous voulions savoir aussi ce que nous rencontrerions plus loin vers le nord ; s'il y avait quelques habitants dans un rayon de 20 lieues ; si la chasse y était belle, etc. « Nous sommes les derniers habitants de ces confins, »

telle fut leur réponse à tous; et comme je leur objectai qu'il devait s'y rencontrer des hommes, sinon après deux jours de marche, du moins après cinq ou dix, je reçus en retour un : « Nous ne savons pas, » bien unanime.

Au ton de ces hommes, à la manière nette de se prononcer, chacun eût pu croire qu'ils disaient vrai; mais j'eus soin de me tenir en garde contre leurs assertions. Déjà je savais que le mensonge est de chaque instant chez les Makaschlas, et peut-être réussirions-nous dans la suite à faire babiller soit ceux-ci, soit d'autres que le hasard nous ferait rencontrer. Il fallait, suivant mes idées d'alors, me concilier tout d'abord l'estime et l'amitié de mes voisins, afin de leur inspirer quelque confiance, pour arriver ensuite à savoir tout ce qu'il m'importait si hautement de connaître. Malheureusement, ce calcul, purement européen, se trouva complètement faux, et si ma conduite eût été diamétralement opposée à ce système, bien du temps, bien des mois eussent été gagnés.

Quelques jours après notre première entrevue avec nos voisins, Henning, qui cherchait toute autre chose, tua un rhinocéros, *Africanus bicornis*, dans la montagne qui nous dominait de 500 pieds, au bord opposé de l'Oury. Je n'avais que faire de la chair de celui-ci, inférieure à celle du simus, et puis les arbres de mon campement étaient partout garnis de quartiers de premier choix. Je songeai aux Makaschlas, pour qui pareille pièce était une bonne aubaine, et aussitôt je leur dépêchai l'un des miens afin de



leur en donner avis. Une seule condition leur était imposée : ils devaient séparer la tête, la nettoyer de ses chairs et me l'apporter en bon état.

Mes propositions furent acceptées d'emblée; 30 hommes et 30 femmes se hâtèrent de quitter le mouzi, avides d'aller à la curée; la montagne fut gravie, et bientôt les vautours rassemblés furent contraints au départ. Le rhinocéros était là, gisant, parfaitement intact; la vue de son cadavre réjouit les affamés. Henning accompagnait ces étrangers; il fit d'abord séparer et nettoyer la tête, tandis que fumaient çà et là les feux couverts de grillades, dévorées aussitôt qu'elles étaient tant soit peu raccornies par l'action du feu.

Quand chacun se fut bien repu, quand le travail fut terminé, et qu'il ne s'agissait plus que de dépécer entièrement l'énorme bête, s'en charger et descendre difficilement la montagne, encombrée et comme totalement formée de minerais de fer, Henning leur fit observer qu'ils pouvaient se dispenser d'une rude besogne, celle de descendre pesamment chargés. Les drôles ne comprenaient pas trop : aussi mon conducteur dut-il les mettre à l'œuvre en leur enjoignant de couper les quatre pieds. « Bien, dirent les Cafres, et puis? — Et puis, fit Henning, ici du monde. Allons! vautours noirs, poussez! *hub-ho-hoye!* » L'énorme tronc, remué, retourné, roula sans peine, boula, reboula, bondissant de roche en roche, brisant, froissant les buissons qui s'opposaient à sa chute, et parvint ainsi à

20 pas du bord de la rivière, où l'inégalité du terrain rompit sa force d'impulsion : il venait de descendre lestement de 500 pieds de hauteur.

Les Cafres comprirent alors le service qui leur était rendu ; ils se prirent à rire de l'originalité de l'expédient, se promettant sans doute d'en faire leur profit pour l'avenir. Nous ne laissâmes pas échapper cette circonstance où leurs dispositions pour nous paraissaient excellentes, et nous cherchâmes à obtenir des réponses à nos questions ; mais ces hommes se renfermèrent dans un silence encore plus absolu, s'il est possible, que la première fois.

C'est qu'effectivement plus nous nous rendions utiles à ces Cafres, plus ils tenaient à nous conserver dans leur voisinage afin de recueillir le bénéfice de nos services, qui, du reste, ne nous coûtaient presque rien ; et alors chaque mouzi que nous rencontrions était toujours le dernier ; plus loin, il n'y avait ni eau ni gibier ; le pays était désertable. Personne n'y allant, personne ne pouvait en donner les détails que je sollicitais. Tel est exactement le système suivi par tous les Cafres habitants de ces contrées, système qui fait le désespoir de l'explorateur, puisqu'il faut errer à l'inconnu, s'exposer à la privation d'eau, et voir se multiplier les fatigues en raison des obstacles imprévus qu'il eût été si facile de tourner, pour peu qu'ils eussent été indiqués.

Quoi qu'il en soit, j'avais plus de travail que je n'en pouvais faire. Chaque jour j'obtenais bon nombre d'ani-

maux et d'oiseaux que je n'avais encore rencontrés qu'à là. Un grande hutte que je m'étais construite me servait de laboratoire et me permettait de travailler à la lumière jusqu'à deux heures du matin. Le temps passait trop vite et je craignais de ne pas récolter tout ce qui s'offrait à moi. Cependant, je ne pouvais oublier l'antilope noire, et tout Cafre visiteur était aussitôt questionné.

Un jour, quatre étrangers se présentèrent ; ils traversaient vers le nord. Ceux-là nous apprirent qu'effectivement ils habitaient un mouzi distant d'une journée de marche où ils se rendaient. Je les engageai à passer la nuit chez moi, mettant à leur disposition autant de viande qu'ils en pourraient manger et emporter. Des Cafres ne savent jamais résister à une offre de ce genre .

Ceux-ci restèrent donc, et quand ils se furent complètement régalés, quand je leur eus offert d'excellent tabac en poudre, quand la gaieté brilla dans leurs yeux, alors encore une fois je leur décrivis l'antilope noire, m'attachant surtout à leur faire comprendre quelle était la forme et la direction des cornes de cet animal. Ils parurent tenir conseil et finirent par me dire qu'ils ne le connaissaient pas. Mais, ajouta l'un d'eux, nous avons dans nos montagnes un animal qui lui ressemble par les cornes ; il en diffère cependant par le pelage, qui de loin paraît blanc.

Bon ! pensais-je, c'est une antilope du même genre, excessivement rare aussi, c'est l'*Aigoceros equina*, que les boers désignent du nom de *bastaard-guym-book*, et quel-

quefois de celui de *bastaard-Eland*, le *groot-blaauw-book* des anciens colons de Swellendam qu'obtint Levailant, celle-là même qu'il appelle grande antilope bleue, décrite par Buffon sous le nom de *tzeiran*, d'après un individu provenant d'Abyssinie. Je résolus aussitôt de me mettre à la recherche d'une espèce aussi distinguée que l'était celle-ci. Je ne manquai pas de retenir le nom *kakaraba*, que lui donnent les Makaschlas. C'était presque une découverte qui pouvait me conduire à d'autres; j'en acceptai l'augure et gratifiai chacun des voyageurs d'un couteau et d'un bout de tabac, non sans leur avoir fait promettre de m'accompagner dans mes recherches lorsque je les retrouverais au mouzi de Rabianne, leur chef.

Deux jours après, nous traversions l'Oury, puis l'Ourytylé; nous remontions durant deux heures une longue vallée d'où nous allions déboucher par des hauteurs. Henning et trois Cafres étaient avec moi. C'était l'heure du déjeuner, et comme de coutume nous n'avions rien pris afin de ne pas nous charger, car la marche était longue. Deux rhinocéros bien paisibles se laissaient voir à 30 pas. « Henning, à vous celui de gauche; je prends l'autre. » Nos deux coups partent; les deux bêtes tombent. L'une se relève presque aussitôt; l'autre, plus lente, en fait autant, et toutes deux déguerpissent en nous laissant dans l'étonnement.

« Diable, c'est vexant, Henning; notre déjeuner fait du chemin. » Nous rechargeâmes en toute hâte, puis nous

courûmes ; l'un des deux fut bientôt rejoint, il chancelait... « Henning, tirez ; s'il ne tombe pas, je lui réserve mon coup. » Le sien partit, l'animal tomba, et en quelques bonds j'étais à le toucher : il bougeait encore, affaissé sur ses jambes, remuait la tête en dégorgeant du sang par la bouche et les narines.

« Prenez garde, me crie Henning ; il pourrait se relever encore. » Effectivement, il faisait mine de le tenter ; mais je fus leste à m'emparer d'une assagaye longue portée par un suivant ; je la lui fichai en avant du bassin, vers les reins, que je sondai à outrance. En un quart de minute l'animal était mort. Nous prélevâmes alors quelques livres de viande entrelardée sise sur les côtes, rien que pour un déjeuner, laissant le reste aux hyènes et aux vautours. Nous fîmes une lieue avant de rencontrer la première eau, là nous dégustâmes nos grillades, et ce repas, je ne crains pas de le dire, fut un des meilleurs que j'aie faits.

Nous avons repris la marche depuis un quart d'heure ; devant nous s'étendait une vaste partie de terrain couverte d'arbres isolés parmi lesquels étaient nombre de troncs brisés à 18 pieds de hauteur. Déjà je m'habituais à leur vue fréquemment répétée, quand je vis l'un d'eux se métamorphoser tout à coup en girafe, fuir en présentant le travers de la manière la plus singulière et faisant osciller la tête entre 40 et 60 degrés d'angle.

J'avoue que j'en fus ébahi, que je ne songai point à tirer ; Henning, non moins surpris que moi-même, en avait le

front mouillé de sueur. « Voilà un tour, dit-il, comme je n'en connais pas. » La girafe, dont la tête dominait les mimosas, se laissait voir encore, poursuivant sa marche fantastique et semblait ne pas gagner beaucoup de chemin. Nous voici lancés à ses trousses, comptant bien la joindre d'assez près. C'est encore une illusion à laquelle chaque chasseur se laisse prendre, car on dirait que la girafe est lente dans sa course, en raison de la lenteur du balancement de son cou ; mais c'est une erreur des plus graves ; il faut au contraire un bon cheval pour rivaliser de vitesse avec elle, et nous étions à pied comme toujours.

La girafe abandonnée, la marche fut reprise, et bientôt nous découvrîmes un mouzi brûlé dont l'aspect de ruines produisait un singulier contraste avec les solitudes environnantes. Plus loin, nous laissâmes durant quatre heures sur notre droite une longue croupe aiguë toute composée de pierres, et ensuite nous aperçûmes à l'horizon trois mamelons bleus se confondant les uns dans les autres. C'était sur leur base que reposait le mouzi de Rabianne.

Comme nous approchions, je tuai un *Acromotus lunata* et Henning un couagga, dans le but de nous faire bien venir de nos hôtes. Ce calcul est du reste le plus sûr que l'on puisse faire en pareil cas.

Arrivés au mouzi, hommes, femmes, enfants nous entourèrent. A notre vue quelques-uns des plus jeunes poussèrent bien des cris, ne sachant où se cacher afin de se soustraire ; leurs mères cherchaient, il est vrai,

à vaincre leur répugnance et leur terreur, mais ce fut en vain le premier soir. Ce qui concentrait surtout la curiosité des femmes, c'était ma barbe longue, de 7 pouces, revêtant complètement ma bouche, dont ces dames se plaisaient à contester l'existence. L'étonnement les rendait muettes ; puis, après quelque temps passé en contemplation, elles se hasardaient à émettre hautement cette supposition que je devais être infailliblement velu comme un singe. Il fallait retrousser mes manches, me découvrir la poitrine et le dos ; il fallait leur permettre de toucher ma peau, qui les étonnait par sa blancheur ; il eût fallu davantage encore, tant allait loin leur curiosité ; mais alors j'objectai ce qu'a de nuisible le contact de l'air au corps d'un Européen. Je me rajustai, assurant que mon tour était venu d'inspecter toutes ces dames.

Bien différentes des Amazoulouses, les Makaschlases excitaient plus de répulsion que d'attraction. Sales, rarement bien faites, encore moins jolies, je fis mine de vouloir les passer en revue, et comme sans y prendre garde, je leur tournai le dos. Les hommes ne m'occupèrent pas davantage, et si ce n'eût pas été par considération pour Rabianne, dont j'avais intérêt à me concilier l'esprit, je me fusse immédiatement retiré dans les huttes que l'on avait mises à ma disposition.

Pour souper, Rabianne m'offrit des citrouilles cuites à l'eau et une sorte de bouillie épaisse servie froide. Ce mets, nouveau pour moi, ne se recommandait aucunement par

l'apparence. C'était du blé cafre, fermenté d'abord, pilé ensuite dans un trou simplement pratiqué en terre et légèrement maçonné d'argile : aussi ce blé était-il mélangé de sable à un bon tiers de son volume. Il avait été cuit et conservé le temps nécessaire pour déterminer une grande fermentation. C'est en cet état qu'il m'était présenté ; son goût est alors aigrelet, semblable à celui de la bière cafre faite des mêmes éléments. C'est, en quelque sorte, de la bière à l'état solide que l'on mange à l'aide de cuillères de bois convexes extérieurement, et plates où les nôtres sont concaves. J'eusse pu trouver cette préparation passable, n'eût été la trop grande quantité de sable qui tout d'abord me fit jurer lorsque mes dents rencontrèrent entre elles des fragments de gravier. Les Makaschlas en rirent, m'indiquant du reste qu'il fallait me condamner à avaler la pâtée et non la mastiquer, puisqu'elle était déjà broyée au mortier.

Je remarquai que les Makaschlas triturent toutes leurs graines sèches par le même système, qu'il serait si facile d'améliorer pour peu qu'ils en eussent la bonne volonté. Les bouillies, quelles qu'elles soient, sont donc toujours chargées de sable granitique, et c'est à sa présence que ces peuples doivent d'avoir les dents courtes, usées comme par une lime. J'ai vu au Sénégal les négresses piler le couscous dans des mortiers de bois. Au Cap, le même mode est pratiqué dans les habitations par les Hottentotes qui préparent leurs aliments. A Natal et chez les Amazoulous,



les femmes broient toutes leurs graines, crues ou cuites, au moyen d'une pierre de forme ovale aplatie, pesant de 8 à 10 livres, de laquelle elles se servent sur un autre bloc portatif de 20 pouces de diamètre. Tenue des deux mains, le poids du corps revenant sans cesse se reporter sur elle, cette pierre fait l'effet d'un rouleau.

Mais dans des migrations ou des chasses, lorsqu'il arrivait de ne pas rencontrer de pierres convenables, un trou était pratiqué en terre ; on le revêtait ensuite d'une peau de bœuf mouillée sur laquelle on appuyait de manière à lui faire garnir les parois. Il n'existait donc alors aucune communication immédiate entre le sable et les céréales, les pilons étaient mis en jeu, et si la farine n'était bien fine, du moins elle n'était pas mêlée de parties hétérogènes comme celle des sales Makaschlas.

J'essayai de profiter de la cabane de Rabianne afin de m'y reposer ; mes hommes, qui, pour avoir passé une longue série de nuits froides en plein air, se proposaient de goûter la jouissance d'un toit, ne manquèrent pas de s'y introduire en rampant après moi.

C'était un véritable four, partout mastiqué, où l'air et la lumière ne pénétraient que par une issue haute et large de 22 pouces. La chaleur s'y concentrant, je ne pus y tenir un quart d'heure ; et, malgré le froid de la nuit, j'allai me coucher au dehors. Mon lit, du reste, n'était pas difficile à transporter : une natte sous le corps, une pierre sous la tête, un mouchoir roulé sous la joue ; la fatigue

me vint en aide, et quand je me réveillai, je trouvai les miens auprès de moi; car leurs poumons, habitués à l'air libre, ne leur avaient permis aucun repos aussi longtemps qu'ils étaient restés dans la hutte.

La chasse pour laquelle nous étions venus nous fit désertier le mouzi de bonne heure; et afin d'avoir plus de chances de succès, Henning s'en fut d'un côté, tandis que je me réservais de poursuivre mes recherches de l'autre. Cette mesure était indispensable du reste, puisque, suivant le dire des Cafres, les *kakarabas* se tenaient tantôt sur telles montagnes, tantôt sur telles autres; et ainsi que nous faisons, nous trouvions deux journées d'exploration en une seule.

Je me hâte de le dire, mon trop grand amour pour les choses nouvelles ne me porta pas bonheur. Suivi d'un fusil double, afin de me procurer les espèces d'oiseaux que je jugerais à première vue m'être inconnues, j'en fis un usage trop fréquent, et lors du parcours de mes montagnes, je ne rencontrai que des damnées pierres, déchirant les chaussures, mettant pieds et jambes en sang. L'ardeur ne me manquait pas, peut-être même était-elle trop vive, car j'avais trouvé dans le mouzi même de Rabbianne une corne d'*aigocere* annonçant un superbe individu, qu'il fût l'*Equina* ou le *nigra*. Trop ignorant, je n'avais pu résoudre la question puisqu'il ne m'avait jamais été donné de voir ni l'un ni l'autre; mais au moins j'avais la certitude acquise que les environs recélaient des

espèces de premier rang parmi celles qui sont les plus distinguées de la création.

Hélas ! si j'avais pu reconnaître alors l'*Aigoceros nigra* dans l'échantillon trouvé, dans cette corne déprimée par les côtés, courbée en arrière et portant trente annelures, longue de 75 centimètres suivant la ligne droite, et de 85 suivant la courbure, il m'eût été facile de m'en faire répéter vingt fois le nom, de séduire quelque Cafre en le prenant à part, afin qu'il me conduisît lui-même sur les lieux qu'habite cette intéressante espèce. Tout cela m'eût épargné cinq mois de recherches fatigantes, semées d'inquiétudes et de dangers, sans compter la perte d'un chariot complet, volé avec attelage, provisions, armes et munitions, la privation de vêtements, de munitions, de vivres, celle encore de mon second attelage, tué par les mouches, celle de gens qui pussent m'aider à sortir du désert où je me vis comme emprisonné, des circonstances difficiles où je faillis être assassiné, et à ma famille de tristes nouvelles trop facilement accréditées dans les journaux de la colonie et dans ceux de Londres ! Mais il était écrit que je n'obtiendrais ce que je désirais tant qu'en raison d'immenses sacrifices. Je ne vis donc rien durant mon excursion prolongée jusqu'à la tombée de la nuit.

Rompu, épuisé de fatigue, d'autant plus que je n'étais nullement satisfait, j'allai me coucher sans vouloir rien prendre ; ma tête, fatiguée autant que mon corps, me permit enfin le sommeil. Deux heures s'étaient ainsi écoulées,

heures d'oubli, heures de bonheur ; mes gens, allongés à droite et à gauche, dormaient comme moi-même. Brusquement je me sens halé par le bras, appelé par mon nom. J'avais tant besoin de repos que je n'y comprenais rien ; il fallait tout au moins que le mouzi fût incendié pour déterminer quelqu'un à cette démarche, troubler le premier sommeil d'un homme, un sommeil si mérité que le mien ! « Qu'est-ce donc ? » répondis-je sans ouvrir les yeux.

— C'est moi, dit Henning ; levez-vous ; venez voir de vos yeux ; ouvrez-les bien. C'est un *bastaard-guym-book* dont je vous apporte tête et peau. — Bah ! c'est un rêve. » Et j'allais me recoucher quand Henning, toujours infatigable, me redresse de nouveau, me disant : « Je vais la faire mettre sur le toit d'une hutte, et ainsi vous ne la verrez que demain. » Alors seulement, à l'idée de cette jouissance retardée, je ne tins plus à mon sommeil et je me trouvai sur pied.

C'était en effet un superbe *bastaard-guym-book* mâle que je ne me lassai pas de contempler ; ses belles cornes annelées, inclinées en arrière, le long desquelles ses longues oreilles se recourbaient en lame de sabre, me le faisaient surtout admirer. Sa crinière, teinte de fauve à l'extrémité des poils, relevait dignement son pelage gris, qui de loin paraît blanc. Sa taille et la force de ses jambes me le faisaient ranger parmi les grandes espèces, et plus je le considérais, plus je me félicitais de n'avoir pas perdu de temps à me mettre à sa recherche. Devant, et sous l'œil, une belle

virgule blanche, composée de longs poils serrés et rudes, ornait sa face, laquelle est, du reste, de même physionomie que celle du guymy-book, *Ant. oryx*.

Il n'habite que les montagnes rocheuses, difficiles et rudes aux pieds du chasseur. Quelquefois, on l'y rencontre seul; quelquefois aussi en petites troupes de trois à sept individus. Celui-ci avait été trouvé seul, et à cinq reprises il avait fui avant qu'Henning fût arrivé à portée; enfin, la dernière fois, un coup lâché à 300 pas l'avait atteint derrière l'omoplate et couché par terre. C'était heureux, car le soleil allait disparaître. Ce bel animal, le plus bel exemplaire qui ait été rapporté en Europe, fait aujourd'hui partie des collections du Musée de Tournay.

Je remerciai Henning des peines excessives qu'il s'était données; je ne manquai pas de le complimenter hautement sur son adresse. Nous nous endormîmes ensuite côte à côte, et quand le jour vint à poindre, je m'occupai de la préparation de mon trésor. Toute la journée lui fut consacrée, sauf une heure employée à la recherche d'une très-petite espèce d'outarde dont je tirai deux individus, et de deux espèces de rolliers au plumage teint d'azur et de pourpre.

Le lendemain, comme je craignais de manquer de sel et d'alun pour assurer la conservation de mes peaux, je quittai le mouzi avant le jour. Rabianne avait bien voulu me donner un porteur, et lui-même m'accompagnait chez moi. La raison qui l'y amenait me paraissait singulière,

parce que jamais je n'avais observé une grande curiosité chez ces peuples. Rabianne n'avait jamais vu de chariots ; il ne comprenait pas qu'un véhicule pût se déplacer autrement qu'au moyen de pattes , comme font les animaux. J'avais eu beau lui expliquer ce qu'était une roue, et d'après quels principes elle opérait sa révolution ; Rabianne, qui n'était pas un sot, mais qui manquait de terme de comparaison facilitant l'intelligence, ne put jamais saisir la démonstration. Mais quand il eut vu, avant même que j'eusse fait atteler, Rabianne s'exclamait : « Ah ! maintenant, j'ai vu, je comprends, je sais, très-bien ! » Et son admiration fut complètement satisfaite lorsque deux bœufs traînèrent devant lui le wagon vide. Il se plut alors à y monter, m'amusant beaucoup par son air d'immense contentement. Cette machine, pour lui qui ne l'avait jamais vue, jamais soupçonnée, était plus étonnante peut-être que ne le sont pour nous les chemins de fer et leurs rapides convois.

Quelques jours après mon retour de chez Rabianne, mon second conducteur vit se lever précipitamment une girafe couchée qu'il atteignit aussitôt d'un coup de fusil. L'animal sembla partir, et mon chasseur changea de direction ; mais le lendemain, comme il battait les mêmes lieux, des vautours s'envolèrent, et poussé par la curiosité, mon homme marcha droit vers ce point, où il trouva morte et dévorée sa girafe de la veille, laquelle, après le coup reçu, avait à peine franchi 20 pas. Il en rapporta une pièce de peau

carrée, destinée par lui à être transformée en semelles de souliers. Tels étaient ses dires, et à l'entendre, c'était bien dommage ; il regrettait fort de ne s'être assuré de rien après l'avoir tirée. Malheureusement, j'appris dans la suite que, voulant s'épargner de la besogne et se procurer d'excellentes semelles, Isaac-Abraham van Niewkerk m'avait conté un mensonge ; il avait tiré et tué la girafe, et ne m'en avait donné connaissance que le soir du second jour, alors qu'elle était incomplète.

Je regrettai cette circonstance, parce que bien, que les girafes ne fussent pas très-rares, que nous les rencontrassions journellement en troupes de trois, cinq et sept individus, quoique je leur eusse envoyé passablement de coups de fusil à des distances de 150 et 250 pas, il était néanmoins très-difficile de les approcher assez pour espérer en obtenir un bel exemplaire tel que celui qu'avait abattu Isaac Niewkerk.

Dans le même temps, les chiens sauvages nous donnèrent quelque inquiétude pour nos bœufs. Ces carnassiers par excellence, chasseurs infatigables, apparurent un matin, peu après que mes attelages s'étaient répandus dans les pâturages. Ils étaient 3 ou 400, comme divisés par escouades, chacune commandée par un chef, lequel donne de la voie lorsqu'il chasse un animal, et dont les mouvements sont imités par tous. Sur la lisière, et près de débouquer, nous vîmes les directeurs s'arrêter et se tenir une patte en l'air ; en même temps, derrière eux, divers

corps de chiens se montrèrent, suspendant la marche et se tenant également une patte levée. L'observation était curieuse pour mes gens et pour moi ; mais je ne leur donnai pas une minute : chacun de nous empoigna son fusil pour se lancer dans la direction de nos convoitants. Mes bœufs étaient alors entre les cynhyènes et nous, et cette circonstance me rassurait, parce que nos animaux de trait étaient forcés de se rabattre sur nous-mêmes en cas d'attaque ; d'un autre côté, nous autres allant à eux, il devait être presque impossible aux chiens sauvages de saisir une proie si facile en toute autre circonstance.

Mais, soit qu'ils nous eussent vus tout d'abord et qu'ils hésitassent pour cette cause, soit que l'avant-garde attendit que le gros l'eût rejointe, afin de donner en masse pour assurer un succès complet, les cynhyènes nous laissèrent tout le temps de dépasser nos bœufs, de les choisir, coucher en joue et tirer à portée ; mais c'était comme un audacieux défi à nous lancé par ces animaux. L'effet de la première décharge fut nul ; pas un cynhyène ne changea de pose, pas un ne remua l'oreille ; tous, à l'exemple de leurs chefs, restaient impassibles, jusqu'à ce qu'ayant rechargé nos armes, nous leur appliquâmes la chasse de concert avec nos chiens, qui, fanfarons tout d'abord, se lançaient bravement à 50 pas devant nous.

La vue d'hommes qui les approchaient lestement décida leur retraite bien mieux que la présence des chiens aboyant près d'eux, et desquels ils eussent eu trop bon mar-



ché ; car quand un cynhyène était harcelé de trop près , il s'arrêtait, fronçant le nez, retroussant la lèvre et laissant voir de terribles canines tranchantes par les bords.

Nos chiens alors s'arrêtant immédiatement et n'osant accepter le défi, témoignaient aux cynhyènes tout le respect dû à plus fort que soi. Quelques balles avaient porté ; il y avait eu des jambes brisées, des ventres traversés, et néanmoins pas un blessé ne fut retrouvé sur le champ de bataille ; tous, même ceux qui l'avaient été le plus grièvement, avaient puisé en eux-mêmes assez de courage, assez de force pour quitter les lieux témoins de leur hardiesse et de leur défaite. Et nos bœufs, cette fois comme beaucoup d'autres fois, purent comprendre le bénéfice de la protection de l'homme, qu'ils servent avec tant de résignation et tant de patience.

Le lendemain, à l'heure où nous terminions notre repas de midi, des aboiements poussés à intervalles égaux nous arrivèrent de l'autre côté de l'Oury. Nos chiens, partis aussitôt de leur propre mouvement, se jetèrent dans le lit de la rivière, où nous les vîmes immédiatement après aux prises avec un animal qu'ils tenaient. C'était un coucou de belle taille, bien qu'il ne fût pas adulte. Cette scène, dont nous n'avions pas eu de suite l'explication, nous intéressait fort, nous plaisait même autant qu'elle était désespérante pour un autre spectateur arrêté sur la rive opposée. C'était un cynhyène, lequel comptait bien l'instant d'avant saisir sa proie se jetant à l'eau. La mystifica-

tion était par trop forte, ses peines tournant à notre profit; il regardait d'un œil de triste étonnement nos chiens à l'œuvre. Seul, il se fût battu peut-être contre trois; son courage égalant sa voracité, le cynhyène eût eu probablement raison des attrappeurs au passage, mais nous étions là; il n'osait rien, sans cependant se déterminer à partir.

Comme il était toujours regardant d'un air penaud les derniers et inutiles efforts du coudou, à la chair duquel il devait, hélas! renoncer; comme il semblait collé sur place, condamné au supplice de Tantale, une balle fit voler sous lui la poussière. Mais qu'était-ce que le danger de perdre la vie auprès de la certitude acquise de devoir renoncer à un copieux repas? En vrai chien sauvage, notre carnassier fit mine de ne pas tenir compte de la balle, et puis, n'était-elle pas passée? C'était donc danger couru, ouragan passé, après quoi règne le calme. Malheureusement pour lui, qu'absorbaient complètement les regrets dévorants, une seconde balle l'atteignit au fémur, qu'elle brisa pour passer outre et bruire au loin. Du coup, le sauvage, l'ignorant cynhyène tomba renversé; puis, se relevant, il interrogeait des yeux, des oreilles et du nez le point où mes gens et moi nous nous trouvions.

Seul je n'avais pas tiré; le temps était venu de mettre fin à cette aventure : aussi descendis-je rapidement la berge escarpée, traversant la rivière par 2 pieds d'eau, et remontant l'autre côté, élevé de 40 pieds. Lorsque j'arrivai

au niveau, le cynhyène, distant de 20 pas, paraissait tendre à fuir; mais, quand vinrent mes chiens qui cherchaient à le mordre par derrière, il tourna la tête pour leur faire sa grimace accoutumée, en ayant grand soin de s'arrêter afin de témoigner de plus de résolution. Henning venait aussi le fusil vide. « Tirez, tirez-le donc, me dit-il; il jouera un vilain tour à nos chiens ou à nous. » Mais, tant afin d'épargner quelque trou à sa peau que pour l'étudier dans ses allures de défense, je préfèrai courir les risques de le perdre et j'approchai toujours, certain que mes chiens l'occupaient plus que moi-même.

Dix pas m'en séparaient à peine et la pente du versant me donnait sur lui l'avantage de la hauteur. J'eus alors l'idée de profiter de ma position et de ramasser du minerai de fer, à l'aide duquel il devait m'être facile de le blesser. Mais, soit par trop d'empressement ou par trop de force déployée, je lui envoyai à dix reprises différentes de lourds morceaux sans l'atteindre, jusqu'à ce que, fatigué de mes essais maladroits, je l'approchai à 5 pas, lui lançant un dernier fragment qui porta sur la nuque et le fit tomber étourdi. Aussitôt renversé, le cynhyène fut maintenu par mon genou gauche, appuyant sur sa mâchoire inférieure, puis par le droit, pesant sur son poitrail. Henning vint alors, et d'un coup de couteau perça la gorge du vorace animal. Pour ce qui est du coudou, nous l'abandonâmes à nos chiens, qui s'en étaient emparés sans notre concours.